



## « MAIS VOUS, VOUS AUREZ FAIM ! » ISAÏE 65, 13 DANS LA SCOLIE DU « SERVIUS DANIELIS » A L'ÉNEIDE 8, 270

JEAN-YVES GUILLAUMIN

UNIVERSITE DE FRANCHE-COMTE (BESANÇON)

### Résumé

La scolie du « Servius Danielis » à l'*Énéide* 8, 270 se termine sur une citation assez inattendue, d'un texte biblique dans sa version grecque : ὑμεῖς δὲ πεινάσετε (Isaïe 65, 13). Cela a été relevé par M. Lafond dans l'édition CUF de ce commentaire (2022). On pourrait penser à l'ajout d'un chrétien, mais la réflexion conduit à préférer l'hypothèse de la récupération anti-chrétienne et pro-païenne de trois mots dont l'auteur de la scolie retourne la signification en faveur d'une μετάνοια à laquelle il exhorte ses contemporains dont le paganisme tendrait à chanceler.

### Abstract

*The scholion of Servius Danielis to Aeneid 8, 270 ends on a very unexpected quotation of a biblical text in its Greek version: ὑμεῖς δὲ πεινάσετε (Isaiah 65, 13). This was picked out by M. Lafond in the CUF edition of this commentary (2022). One could think of a Christian's addition, but on second thoughts is led to prefer the hypothesis of the scholiast's anti-Christian and pro-pagan appropriation of three words whose meaning is reversed with the aim of helping a μετάνοια to which he urges his contemporaries whose paganism could stagger.*

Il est étonnant que personne avant Muriel Lafond ne se soit intéressé sérieusement à la parole finale d'Hercule dans l'épisode des Potitii et des Pinarii tel que le raconte, d'après des sources plus anciennes, parmi lesquelles figurent les *Saturnales* de Macrobe, le « Servius Danielis » à propos des vers 269 et 270 du chant VIII : Hercule parle grec, s'adressant à toute la *gens Pinaria* : ὑμεῖς δὲ πεινάσετε, dit-il à la fin de la scolie au vers 270 :

*Pinarios (dici) quod eis, sicut dictum est, fames epularum sacrarum indicta sit : hoc enim eis Hercules dixisse dicitur : ὑμεῖς δὲ πεινάσετε.*

« Les Pinarii (sont ainsi nommés) parce que, comme il a été dit, la faim leur fut imposée lors des banquets sacrés : on affirme en effet qu'Hercule leur a dit : *humeis de peinasete* ('mais vous, vous aurez faim'). »<sup>1</sup>

### Une citation étonnante

Dans sa note 399 à la fin de la scolie 270 du « Servius Danielis »<sup>2</sup>, M. Lafond rappelle que Timothy Peter Wiseman<sup>3</sup> cependant soulignait récemment l'intérêt de ces trois mots grecs, dans la mesure où ils indiquent une étymologie du nom des *Pinarii* par le grec πείνα « la faim » (étymologie donnée par Servius lui-même dans la scolie au vers 269 : *Pinarii dicti sunt ἀπὸ τῆς πείνας*), et où la forme précise employée, à savoir le futur πεινάσετε « vous aurez faim » avec son sigma caractéristique, s'applique mieux encore à une forme de nom antérieure à l'époque du rhotacisme, \*Πεινάσιοι, c'est-à-dire à une forme latine archaïque \**Pinasii* ensuite devenue *Pinarii* de la même façon que (et l'enseignement des grammairiens, à la suite de Varron, le dit ailleurs<sup>4</sup>) *ara* vient de \**asa* ou bien, pour en rester aux noms de famille qui sont ici plus intéressants puisque nous parlons de *Pinarii* et de *Potitii*, comme les *Valesii* sont devenus les *Valerii* et les *Fusii* les *Furii*<sup>5</sup>. Du reste, les tentatives de fournir pour des noms ou des mots latins une

<sup>1</sup> Texte de RAMIRES et traduction de LAFOND 2022.

<sup>2</sup> LAFOND 2022, p. 313-314 ; ici p. 313 en bas.

<sup>3</sup> WISEMAN 2021, p. 16.

<sup>4</sup> Par exemple chez le « Servius Danielis » lui-même, *ad Aen.* 4, 219.

<sup>5</sup> Cf., pour l'époque tardive qui nous intéresse, MACROBE, *Saturnales* 3, 2, 8 : *commutatione ergo litterarum aras dici coeptas, ut Valesios et Fusios dictos prius, nunc Valerios et Furios dici* ; mais des données comparables se trouvent, par exemple, chez TITE-LIVE (3, 4, 1) et chez QUINTILIEN (1, 4, 13).

explication par des étymologies grecques sont assez nombreuses ; Isidore de Séville encore donnera à ce genre d'étymologie une place reconnue<sup>6</sup>.

Mais M. Lafond (*ibid.*) note également que T. P. Wiseman ne s'est pas demandé si ces trois mots grecs pouvaient être empruntés à quelque source par l'auteur de la scolie plutôt que fabriqués par lui-même aux fins d'explicitation plus précise de la signification du *cognomen* des *Pinarii* ; et, en ce qui la concerne, elle fait la recherche, et la découverte. Il s'agit de trois mots qui apparaissent vers la fin du texte d'Isaïe dans la Septante ! On en reste stupéfait : voilà bien quelque chose qui était parfaitement inattendu.

Cette citation d'un passage des Écritures, littérale de surcroît, en grec, constitue une vraie rareté et même un hapax, semble-t-il, non seulement dans le commentaire de Servius lui-même, mais encore dans la foule hétéroclite des scolies du « Servius Danielis ». Ce que nous-même avons eu l'occasion de repérer dans les scolies à l'*Énéide* IV, par exemple, c'est, toujours dans le « Servius Danielis » et jamais chez Servius lui-même, et toujours en latin bien sûr, des allusions à Augustin, des reprises plus ou moins littérales de Tertullien, etc. Dans tous les cas, il nous semble que cela signait la « récupération » ou l'interprétation chrétienne de quelques mots de Virgile. Du reste, la visée était toujours morale et non religieuse.

Le texte grec d'Isaïe (65, 13) est le suivant :

Διὰ τοῦτο τάδε λέγει κύριος· Ἴδου οἱ δουλεύοντές μοι φάγονται, ὑμεῖς δὲ πεινάσετε· ἰδου οἱ δουλεύοντές μοι πίνονται, ὑμεῖς δὲ διψήσετε· ἰδου οἱ δουλεύοντές μοι εὐφρανθήσονται, ὑμεῖς δὲ αἰσχυνθήσεσθε...

« C'est pourquoi ainsi parle le Seigneur : Voici, ceux qui me servent mangeront, mais vous, vous aurez faim ; voici, ceux qui me servent boiront, mais vous, vous aurez soif ; voici, ceux qui me servent seront dans la joie, mais vous, dans la honte... »<sup>7</sup>

C'est un verset plusieurs fois commenté par la tradition patristique grecque (Eusèbe, Éphrem le Syrien, Théodoret, Jean Damascène, Cyrille, Procope, Origène, Jean Chrysostome), quelquefois en liaison avec le verset des « béatitudes » de Luc 6, 25 qui présente la même forme verbale (mais non pas le ὑμεῖς δὲ) : οὐαὶ ὑμῖν, οἱ ἐμπεπλησμένοι νῦν, ἵνα ἵνα πεινάσετε, « malheur à vous, qui êtes repus maintenant, car vous aurez faim ». Le verset vétérotestamentaire est peut-être encore plus fréquemment repris, sous sa traduction latine (*uos uero* – ou *uos autem*, ou *et uos* – *esurietis*), par les Pères d'Occident (Ambroise, Jérôme, Augustin), puis par tous les écrivains ecclésiastiques médiévaux. Dans tous les cas, les thématiques de commentaire et d'utilisation sont simples : il s'agit toujours d'une exhortation adressée au destinataire pour qu'il change de vie et

<sup>6</sup> ISIDORE, *Étymologies* 1, 29, 4 pour la théorie, et *passim* pour des applications.

<sup>7</sup> Traduction personnelle.

opère sa μετάνοια, faute de quoi il souffrira de la faim, de la soif (suite du verset) et de la honte ; telle est la leçon de la présentation en contraste de la destinée des élus (« ceux qui me servent ») et de celle des réprouvés (« mais vous... ») dans le texte d'Isaïe.

### Une origine assurée

L'identification des trois mots grecs présents dans la notice du « Servius Danielis » comme un emprunt au texte de la Septante ne saurait être mise en doute. Car il est facile de constater que non seulement les trois mots ὑμεῖς δὲ πεινάσετε, mais même la seule forme de futur 2<sup>e</sup> personne du pluriel πεινάσετε, n'ont dans tout ce qui a été écrit en grec aucune autre attestation que, d'une part, le texte d'Isaïe (pour les trois mots) et celui de Luc (pour la forme verbale seule)<sup>8</sup> – sans compter, bien sûr, les commentaires qui les reprennent, c'est-à-dire la littérature patristique –, d'autre part la scolie sur l'*Énéide* 8, 270 qui nous occupe. Une petite trentaine d'attestations, donc, toutes dans un contexte religieux chrétien, en face d'une seule dans le contexte d'érudition qui est celui du commentaire virgilien. En latin, parallèlement, *esurietis* n'apparaît (en des occurrences bien plus nombreuses que le grec qu'il traduit : environ 130 dans le corpus Brepols) que dans le même contexte scripturaire et patristique.

### La marque d'un chrétien ?

Il est clair que les deux contextes, celui d'Isaïe et celui de l'exposé sur Hercule, offrent des points de rapprochement : « à l'interdiction faite aux Pinarii de participer aux banquets sacrés du fait du retard impie de leur ancêtre répond la condamnation de Yahwé à l'égard de ceux qui se détournent de lui : ses serviteurs mangeront et eux auront faim »<sup>9</sup>. Nous étions donc porté nous-même, de prime abord et sans pousser la réflexion plus loin, à voir dans cette citation réutilisée dans la scolie pseudo-servienne « l'apport d'un érudit chrétien »<sup>10</sup> ; sorte d'ajout destiné à une certaine amplification de la fin de la scolie, supposant évidemment,

<sup>8</sup> Il y a sûrement dans le texte évangélique des Béatitudes chez Luc (6, 25 : οὐαὶ ὑμῖν, οἱ ἐμπελησμένοι νῦν, ὅτι πεινάσετε) un souvenir du πεινάσετε vétérotestamentaire qui nous intéresse ici. La forme, notons-le par curiosité, est encore dans le texte traduit en grec moderne (bien que ce soit cette fois un subjonctif aoriste précédé de θα, structure employée pour offrir un substitut au futur) : Αλίμονο σ' εσάς που τώρα είστε χορτάτοι, γιατί θα πεινάσετε.

<sup>9</sup> LAFOND 2022, p. 313-314.

<sup>10</sup> LAFOND 2022, p. 314 l. 11.

à travers le recours à la Septante, « une connaissance du grec qui tendra à disparaître dans les siècles »<sup>11</sup> qui suivent le II<sup>e</sup> ap. J.-C. Nous n'avions pas été plus loin que cette sorte d'intuition qui poussait à voir dans l'addition d'un texte chrétien (chrétien par son utilisation tardive, voulons-nous dire ; mais vétérotestamentaire à son origine, évidemment) l'intervention d'un chrétien.

Or, quand on y réfléchit plus attentivement, rien n'est moins sûr que cette apparente évidence. Quel pouvait bien être, pour un chrétien, l'intérêt d'ajouter ici les trois mots ὑμεῖς δὲ πεινάσετε ? L'étalage d'érudition que l'on pourrait supposer tournait surtout à la convocation, en faveur d'Hercule, d'un *locus* biblique particulièrement important pour l'exhortation à servir le Vrai Dieu. C'était véritablement fournir au paganisme des armes qui avaient eu (dans le monde biblique) et conservaient (pour les chrétiens) une tout autre destination. En somme, aucun chrétien ne pouvait faire cela : retirer au Dieu de la Bible des paroles qu'il avait prononcées à destination de ceux parmi les Juifs qui lui étaient infidèles, pour les offrir à Hercule taçant son propre public religieux.

Et c'est pourquoi il convient d'examiner l'hypothèse exactement inverse, celle de l'ajout effectué par un païen.

### ... ou d'un païen ?

Que l'on se donne la peine de replacer le verset d'Isaïe dans le contexte précis où il apparaît à la fin du livre prophétique. Le chapitre 65 est un long texte poétique dans lequel Yahvé annonce le déchaînement de sa colère contre ceux qui, au sein même de son peuple élu, ne respectent plus son alliance et ont abandonné, en particulier, les pratiques rituelles de la religion, formulant contre eux menaces et malédictions, tandis qu'il réaffirme sa sollicitude à l'égard du « petit reste » de ses fidèles, qui bénéficieront, eux, de faveurs multiples parmi lesquelles nourriture, boisson et allégresse ne tiennent pas le dernier rang ; c'est ce « petit reste » qui triomphera à la fin. Évidemment, ce qui fonctionne dans le modèle biblique peut très bien être repris et réadapté dans la perspective de la religion romaine.

### Allusions païennes à des textes chrétiens

Les exemples de récupération païenne de thématiques chrétiennes, renvoyées à leurs défenseurs originels en manière de raillerie ou de contradiction, sont assez nombreux et, en dernier lieu, S. Ratti en a identifié et commenté beaucoup, présents en différentes œuvres tardo-antiques et avec des arrière-

<sup>11</sup> LAFOND 2022, p. 314 l. 13.

pensées différentes. C'est ainsi que dans le tardif<sup>12</sup> *Querolus*<sup>13</sup>, l'apparition du Lare qui « s'avance à moitié nu, tout blanc, le corps tout brillant »<sup>14</sup> peut rappeler de manière impertinente et désobligeante l'apparition du Christ transfiguré<sup>15</sup>. Le public rit aussi de l'injonction adressée (par le Lare, toujours) à Querolus : « Les biens que tu peux avoir chez toi, dit-il, perds-les pour en acquérir en masse »<sup>16</sup>, écho d'un enseignement évangélique bien connu<sup>17</sup>, mais ici appliqué à une situation particulière de cette comédie. Il faut croire que ces allusions finautes contribuaient fort bien, en plus du comique de ce que l'on voyait sur la scène elle-même, à déclencher l'hilarité d'un public auquel il n'était pas besoin de préciser qui elles visaient. Les chrétiens, par leur éducation et par le contexte culturel dans lequel ils vivaient, connaissaient parfaitement la pensée païenne ; mais les païens de leur côté, au moins ceux qui étaient un peu cultivés, étaient suffisamment instruits des croyances et des textes fondamentaux des chrétiens.

Mais dans les exemples précédents l'intention de raillerie est privée de toute subtilité ; la fin de la scolie pseudo-servienne (ou l'addition à la fin de cette scolie) est plus fine et plus « intellectuelle », si l'on peut dire, plus dissimulée aussi, d'autant qu'elle met en jeu non pas des éléments largement connus de la doctrine chrétienne et de ses textes, mais un passage extraordinairement précis des Écritures judéo-chrétiennes, dans le Livre d'Isaïe.

Cette manière de faire n'était pas récente au moment de la rédaction du *Querolus* : on la trouverait déjà mise en pratique au début du II<sup>e</sup> siècle dans le *Satyricon*<sup>18</sup>. Au début du dernier quart du même II<sup>e</sup> siècle, le *Discours véritable* (Ἀληθῆς Λόγος) de Celse contre les chrétiens suppose une lecture précise et une bonne connaissance au moins des écrits vétérotestamentaires (il s'en prend surtout à la *Genèse* et à l'*Exode*), et des évangiles de Matthieu et de Luc<sup>19</sup>. L'*Histoire*

<sup>12</sup> 2<sup>e</sup> décennie du V<sup>e</sup> siècle, selon JACQUEMARD 1994, p. XIV.

<sup>13</sup> Sur les deux passages du *Querolus* dont il va être question dans les lignes suivantes, voir RATTI 2012, p. 93-94.

<sup>14</sup> *Querolus*, v. 18 : *seminudus dealbatusque incedit, toto splendet corpore*.

<sup>15</sup> Lc 9, 29 ; Mt 17, 2 ; Mc 9, 2-3.

<sup>16</sup> Trad. JACQUEMARD 1994 pour *Querolus*, v. 39 : *Perde, inquit, si quid est tibi domi, ut adquiras plurima*.

<sup>17</sup> Voir Mt 6, 9 ; 19, 21.

<sup>18</sup> En tenant compte de recherches encore relativement récentes, dans la ligne de MARTIN 2000, on verrait ce roman écrit par un personnage de la maison de Pline le Jeune ; on remarque que cette datation serait, par ailleurs, renforcée par la mise en évidence de cette pratique antichrétienne, laquelle serait vraiment précoce sous le règne de Néron. Voir RATTI 2015, p. 119-139. Parmi les éléments du *Satyricon* qui pourraient être considérés comme des clins d'œil satiriques en direction de thèmes chrétiens bien connus, il pourrait y avoir l'onction des pieds (70, 8) ; le chant du coq (74, 1) ; la matrone d'Éphèse (112, 3 sq.). Voir, sur ces questions, BOWERSOCK 2007 (1993).

<sup>19</sup> Voir DE LABRIOLLE 2005 (1934), p. 125-126.

*Auguste* elle-même pourrait se lire, en bien des passages, comme une réponse, évidemment codée par le plagiat, à des écrits de Jérôme.

Ainsi donc, dans le « camp » païen, lire les chrétiens, ou leurs textes de référence, et leur renvoyer, parodiés ou détournés, ces textes à la façon d'un boomerang pour leur faire dire, au fond, le contraire de ce qu'ils ont voulu dire, ce serait un des aspects de ce que S. Ratti<sup>20</sup> a appelé « l'arme littéraire dans le conflit religieux de la fin du 4<sup>e</sup> siècle » – et pas seulement au IV<sup>e</sup> siècle.

### Particularités de la scolie pseudo-servienne sur l'*Énéide* 8, 270

Il faut alors revenir à la scolie pseudo-servienne sur l'*Énéide* 8, 270. Indépendamment de toute autre considération, on soulignera d'abord sa particularité essentielle qui frappe immédiatement l'attention du lecteur. C'est qu'elle applique à un anthroponyme *latin*, bien attesté dans la tradition classique païenne, une explication « étymologique » tirée d'une forme *grecque* extraite d'un texte biblique. Celui qui a écrit cette fin de scolie est donc un philologue latin (qui sait qu'une forme comme *Pinarii* peut remonter à un plus ancien *Pinasii*) bon connaisseur de la langue et de la littérature grecques, connaisseur de la version grecque de la Bible, impliqué aussi dans le conflit à fleuret moucheté entre intellectuels chrétiens et intellectuels païens. Il procède ici à la seule citation de la forme grecque d'un verset d'Isaïe dans un texte écrit en latin, et, de surcroît, dans un texte que l'on pourrait qualifier de scolaire.

Peut-être même est-il possible de solliciter un détail auquel on ne prête, de prime abord, guère d'attention : l'ordre des mots, apparemment si banal, dans *hoc... eis Hercules dixisse dicitur*. Le démonstratif *hoc* annonce bien sûr les trois mots grecs, mais, par sa position initiale, il braque sur eux l'attention du lecteur : et effectivement, ce sont bien eux qui vont se détacher, dans une position particulièrement mise en valeur, à la fin de la scolie. Mais examinons surtout *eis Hercules*. Ces mots, « c'est à eux », *eis*, qu'ils ont été adressés : « à eux », les *Pinarii*, encore plus justement qu'« à eux », les Israélites désobéissants. Ces mots, c'est « Hercule », *Hercules*, qui les a prononcés – plutôt que le Dieu d'Isaïe. Bref, cette phrase (*hoc*), c'est à eux qu'elle a été dite (*eis*), et c'est par Hercule qu'elle a été prononcée (*Hercules*). D'abord, donc, le contenu de l'avertissement ; ensuite, l'indication des destinataires ; enfin, la désignation du Dieu qui parle. Comment mieux que par ces trois mots et par leur ordonnancement faire sentir la substitution qui est suggérée par l'auteur de la citation ? Reprenons, de manière un peu différente, notre paraphrase explicative : *hoc enim eis Hercules dixisse dicitur*, « ces mots, en effet, à savoir ὑμεῖς δὲ πεινάσετε, c'est à eux (les *Pinarii*, image même des païens sur le point de désertier ; bien plutôt qu'à des Juifs ou à

<sup>20</sup> RATTI 2010, p. 75-85.

des chrétiens vaguement apostats) qu'ils ont été, dit-on, adressés (*dixisse dicitur, iunctura* attestée notamment cinq fois chez Cicéron et cinq fois dans... l'*Histoire Auguste*, laquelle, dans quatre cas, la fait suivre d'une citation au discours direct<sup>21</sup>), et c'est Hercule qui les a prononcés (on abandonne ici le locuteur revendiqué par la tradition, à savoir le Dieu d'Israël et presque, même, le Christ qui emploiera des mots comparables dans les « béatitudes » de Luc) ». Ou encore : « Voici en effet les mots qui leur furent adressés, dit-on, par Hercule : 'mais vous, vous aurez faim' ». Tout est, en réalité, dans le *hoc... / Hercules / dixisse dicitur* de la scolie, qui remplace terme pour terme le *τάδε / λέγει / κύριος* d'Isaïe.

C'est encore plus frappant si, au lieu de le donner en grec, on cite le verset dans le latin de la Vulgate : *Propter hoc haec dicit Dominus Deus : ecce serui mei comedent et uos esurietis*. On voit que la scolie pseudo-servienne fournit du verset, en somme, une double citation. Ce qui frappe d'abord, bien sûr, en premier lieu, ce sont les paroles divines. Mais leur support, c'est-à-dire le début du verset, apparemment si banal, doit être remarqué. On note en effet la correspondance *haec* (Isaïe) / *hoc* (scolie), puis *Dominus Deus* (Isaïe) / *Hercules* (scolie), et même *dicit* (Isaïe) / *dixisse dicitur* (scolie). Cette dernière formulation, *dixisse dicitur*, est caractérisée par une certaine habileté, car elle est atténuée, alors que le *dixit* biblique était catégorique. L'auteur de la scolie, pour sa part, ne prend pas la

<sup>21</sup> *Antonin Géta* 4, 5 : *qui cum contenderet et diceret qua ioco qua serio omnes cum liberis occidendos partium diuersarum, Geta ei dixisse dicitur : 'tu qui nulli parcis, potes et fratrem occidere'*, « comme Bassianus discutait et disait, à la fois par plaisanterie et sérieusement, qu'il fallait tuer tous les partisans de leurs ennemis, avec leurs enfants, on dit que Géta lui dit : 'Mais toi, qui n'épargnes personne, tu pourrais aussi tuer ton frère' » ; 6, 6 : *quo quidem tempore Heluius Pertinax, filius Pertinacis, qui postea est ab eodem Bassiano interemptus, recitanti fausta praetori et dicenti 'Sarmaticus maximus' et 'Parthicus maximus' dixisse dicitur : 'adde et Geticus maximus', quasi Gothicus*, « à la même époque, Helvius Pertinax, fils de Pertinax, qui fut ensuite tué par le même Bassianus, entendant le préteur qui déclinaut ses vœux à l'empereur, en disant 'le Très Grand Sarmatique, le Très Grand Parthique', dit, rapporte-t-on : 'Ajoute aussi 'le Très Grand Gétique', ce qui revient à 'Gothique' » (pour le trait d'esprit, cf. *Caracalla* 10, 6) ; *Héliogabale* 31, 2 : *huic eidem priuato cum quidam diceret 'non times pauper fieri ?', dixisse dicitur : 'quid melius quam ut ipse mihi heres sim et uxori meae ?'*, « quand il n'était que simple particulier, quelqu'un lui disant 'n'as-tu pas peur de devenir pauvre ?', on dit qu'il répondit : « que peut-il m'arriver de mieux, que d'hériter de moi-même et de mon épouse ?' » ; *Avidius Cassius* 8, 3 : *dixisse dicitur : 'non sic deos coluimus nec sic uiuimus, ut ille nos uinceret'*, « il déclara, dit-on : 'notre respect envers les dieux et notre conduite n'ont pas été tels que Cassius pût nous vaincre' » ; *Trente tyrans* 21, 2 : *ipse denique Valens, qui ad eum percussores misisse perhibetur, dixisse dicitur non sibi apud deos inferos constare rationem, quod quamuis hostem suum Pisonem tamen iussisset occidi, uirum cuius similem Romana res p. non haberet*, « enfin Valens lui-même, que l'on tient pour celui qui lui envoya des assassins, déclara, dit-on, qu'il avait des comptes à rendre auprès des dieux infernaux, parce qu'il avait fait exécuter Pison, son ennemi certes, mais un homme qui n'avait pas son semblable dans l'État romain ». Il y a aussi des *dicitur... dixisse* séparés par un ou plusieurs mots, que nous ne prenons pas en compte ici.

responsabilité de ce qu'il écrit : il ne fait que répéter, et *dixisse dicitur* le souligne, un élément d'information sans auteur identifié, à propos duquel on ne pourra pas lui demander des comptes – mais dont il restera toujours quelque chose, malgré d'éventuels soupçons d'inauthenticité. Ainsi procédait, en ce qui le concerne, l'auteur de l'*Histoire Auguste* dans les passages auxquels nous faisons allusion dans ce qui précède.

### Une exhortation à revenir aux pratiques du paganisme

Dans ces conditions, tout cet ensemble prend du relief. L'auteur de la citation biblique est en train de la retourner pour l'appliquer à un autre auditoire que celui d'Isaïe – mais en faisant à son auditoire, ou à son lectorat, les mêmes observations, les mêmes reproches, les mêmes prédictions défavorables. Dans Isaïe, le Dieu des pères, qui a passé dès longtemps un véritable contrat avec « son peuple », explique à ceux parmi ce peuple qui l'ont abandonné, lui, sa puissance et ses rites, qu'ils vont connaître le malheur, et que la raison en sera leur infidélité à la religion traditionnelle : ils seraient bien inspirés – telle est la leçon sous-jacente du texte – d'y revenir, en laissant de côté leurs nouvelles croyances et pratiques sacrilèges. Il est possible de lire cela, exactement de la même façon, sous la plume d'un païen savamment dissimulé comme pourrait l'être le personnage qui écrit la fin de scolie pseudo-servienne. Hercule fulmine le ὑμεῖς δὲ πεινάσετε à l'adresse des Pinarii qui ont négligé ses rites. Mais qui représentent donc les Pinarii ? Sinon ces gens qui, dans le contexte de diffusion du christianisme, ont adhéré à ses croyances nouvelles et à ses rites propres, abandonnant les rites de la religion traditionnelle et la fidélité qui lui est due, à elle et à ses dieux, dont Hercule est ici le porte-parole ? Cet abandon, voilà ce qui entraîne la détérioration des choses, la « faim ». Ou plutôt, qui « l'entraînera », car le verbe est au futur, tant il est vrai que la situation n'est pas encore désespérée : les choses tourneront mal si l'on continue dans la même voie, qui est la mauvaise : c'est ce que disent aussi bien Yahwé chez Isaïe que, chez le « Servius Danielis », un Hercule prêcheur de μετάνοια. « Revenez à moi de tout votre cœur », dit un autre passage biblique<sup>22</sup> : c'est exactement ce que conseille Hercule aux païens récemment passés au christianisme, ou fortement tentés par lui, c'est-à-dire, considérant d'où ils viennent et où ils auraient dû rester, par l'apostasie.

---

<sup>22</sup> Joël 2, 12.

## Quelle datation ?

Certaines questions restent en suspens. Ainsi, à quelle date a pu être écrit ce texte, susceptible de l'interprétation que nous avons proposée ici ? A priori, plusieurs siècles peuvent convenir, à partir du II<sup>e</sup> siècle où se joue déjà l'affrontement des chrétiens et des païens à propos d'Hercule, comme l'a rappelé M. Lafond, et qui est le siècle de la contestation du christianisme par Celse<sup>23</sup>. La question rejoint le problème de l'identification de l'auteur de cette fin de scolie ; mais là aussi, les candidats peuvent être nombreux, pourvu qu'ils satisfassent à certaines conditions : avoir connaissance de la Septante, être accessibles à ce procédé de « retournement » des fondements chrétiens contre eux-mêmes, avoir aussi la volonté d'une certaine militance recouverte de quelques voiles prudents. Nous pourrions avoir dans le personnage qui nous intéresse un représentant de ces païens « soutenant que tout le bien procédait de l'observance des anciens cultes et tout le mal de leur abandon », pour reprendre une expression de L. Jerphagnon<sup>24</sup>. Cela ressemble aux traits de celui qui écrivit l'*Histoire Auguste*, par exemple – disant cela, nous n'insinuons aucunement que l'auteur de l'*Histoire Auguste* ait été aussi l'auteur de la fin de notre scolie. Faudrait-il penser, en tout cas, à un intellectuel de la fin du IV<sup>e</sup> siècle ou du début du V<sup>e</sup> ? Ce qui est sûr, c'est que ce n'était pas le compilateur final de ce que nous appelons par commodité le « Servius Danielis », c'est-à-dire le personnage médiéval, peut-être un moine, en tout cas un chrétien (que pouvait-il être d'autre, étant donné l'époque ?), qui, si l'on nous suit, a ici copié des horreurs (du point de vue chrétien) sans (vouloir) voir que c'étaient des horreurs ; à plus forte raison n'aurait-il point commis lui-même ce sacrilège de transférer à Hercule des paroles prononcées par Dieu.

## Affrontement culturel et résistance païenne

Quel triomphe, de toute manière, pour cette fin de scolie et pour celui qui l'écrivit, que d'avoir traversé le temps entre l'époque tardive et le Moyen-Âge, sans avoir jamais été censuré, et en accomplissant, au nez et à la barbe de copistes qui auraient dû être ses contradicteurs (mais chez lesquels l'ignorance du grec aura pu aider à la transmission impassible d'un texte sulfureux), la mission qu'il s'était fixée, de jeter un coup de griffe au christianisme, et un appel à revenir à la religion ancienne !

À ce propos, il nous vient encore une réflexion. Une idée couramment exprimée, et admise à cause de sa justesse depuis les travaux de Dominique Briquel notamment, est que la dissémination, dans les écrits, de traits et

<sup>23</sup> LAFOND 2022, p. 314 l. 6-9.

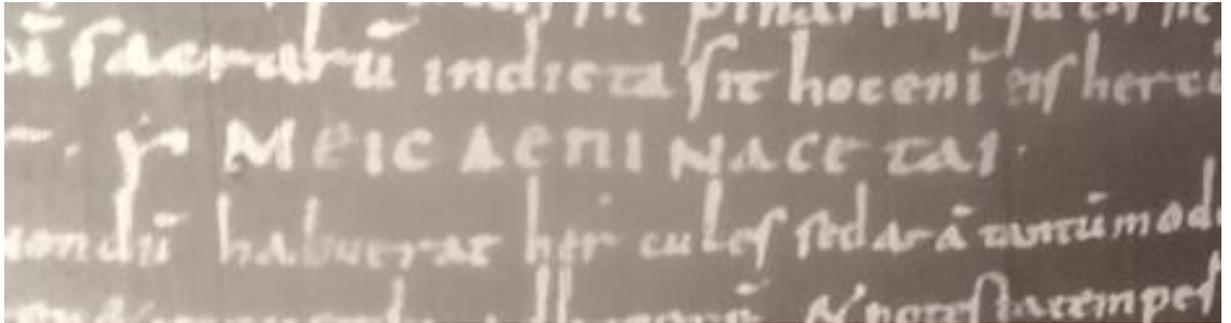
<sup>24</sup> JERPHAGNON 2000, p. XVII.

d'allusions ramenant à l'ancienne religion (et surtout à l'*Etrusca disciplina*) est une sorte de « ralliez-vous à mon panache blanc » des derniers païens en face du christianisme. Certes oui ; mais ce n'est pas seulement un signe de reconnaissance interne à la secte, un « per angusta ad augusta » de conspirateurs en toge. On sait comme il est important, dans un affrontement de nature culturelle, de remporter la bataille des mentalités et des idées. Pour cela, il faut agir d'abord dans le domaine de l'éducation. Des professeurs comme Servius, devant des auditoires de gosses (ceux qui n'en étaient encore qu'à l'apprentissage de la grammaire), avaient un redoutable pouvoir sur des esprits par définition malléables. Fussent-ils de familles chrétiennes et éduqués dans la nouvelle religion, les enfants pouvaient être rejoints, influencés et, en un sens, « ré-éduqués » même par un travail de grammairien (les exemples-types de grammaire latine de nos classes ont, pendant des siècles, enseigné la morale aussi bien que le latin). Le cas de ce que nous appelons le « Servius Danielis » est différent de celui de Servius : il ne s'agit plus, dans les scolies regroupées sous cette appellation, d'enseigner la grammaire, mais de proposer une érudition du niveau supérieur. Mais le pouvoir de celui qui commente reste le même. Le combat de ces fiches érudites destinées à un lectorat intellectuel, si combat il y a, est un peu le même que celui d'un Macrobe, dont elles sont souvent tirées. Il s'agissait, dans les milieux intellectuels, bourgeois et aisés, d'organiser le maintien du discours « païen » traditionnel, dans un combat qui était sans doute d'arrière-garde, mais qui n'était pas déserté pour autant. Pour cela tout est bon, même les sous-entendus comme celui de la présente scolie, étant posé par ailleurs que, tout comme aujourd'hui se retrouvent familièrement sur un même plateau de télévision intellectuels « de gauche » et intellectuels « de droite », tous composant au fond le même petit cercle d'initiés, on n'en viendra pas aux mains pour ou contre la religion traditionnelle romaine ou le christianisme ; nous connaissons d'ailleurs des personnages qui ont fait le saut de l'une à l'autre ou de l'autre à l'une, comme ce fut le cas, par exemple, de Firmicus Maternus, ou de l'empereur Julien... Tout n'était pas dramatique dans les rapports entre chrétiens et païens, il s'en faut de beaucoup, excepté en certaines périodes d'opposition particulièrement exacerbée.

### **Une curiosité : ΠΙΝΑCΕΤΑΙ**

Il y a encore une curiosité qui mérite d'être signalée à propos du problème qui nous intéresse. Reprenons l'édition du commentaire de Servius (et du « Servius Danielis ») sur l'*Énéide* VIII dans la CUF par M. Lafond et G. Ramires. Le texte grec qui est édité (p. 83 en haut) est bien ὑμεῖς δὲ πεινάσετε. Mais que l'on se reporte à l'apparat critique : G. Ramires y indique que la leçon de *F*, qui

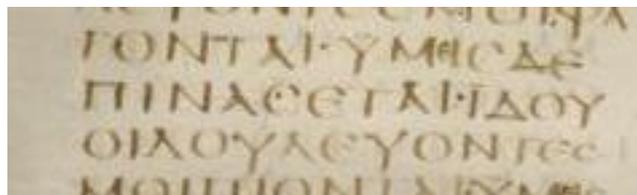
est le seul manuscrit à transmettre la scolie<sup>25</sup>, est YMEIC ΔΕ ΠΙΝΑCΕΤΑΙ. Voici la photo du détail intéressant, que nous devons à G. Ramires :



On connaît les phénomènes phonétiques qui ont affecté depuis longtemps la prononciation du grec. L'iotacisme (qui fait passer la prononciation de εἰ à ι, et introduit donc la confusion entre ces deux graphies, dans les deux sens ; dans le cas qui nous occupe, donc, cela aboutit à l'absence de différenciation, à la syllabe initiale du mot, entre πει et πι) est apparu vraisemblablement entre le V<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> s. avant J.-C. Par ailleurs, le groupe *ai* était prononcé /é/ : d'où l'équivalence, dans notre forme, des graphies τε et ται (syllabe finale du mot).

Adopter, pour dire en grec « vous aurez faim », la graphie πεινάσετε ou bien écrire πινάσετε ou πεινάσεται ou πινάσεται ne changeait rien, pour l'oreille, à ce que l'on disait. La forme grammaticalement correcte demeurerait tout de même πεινάσετε. Du reste, on peut remarquer que, pour que l'explication du nom des Pinarii par un rapport avec le nom grec de la « faim » (ou le verbe grec qui l'exprime) soit réussie, il fallait que l'on entendît au début de πεινάσετε un phonème /pi/, ce qui était encore plus clair si l'on écrivait πι-.

En tout cas, c'est bien ΠΙΝΑCΕΤΑΙ qui figure dans *F* dans la citation d'Isaïe ; exactement comme dans le Sinaiticus *ad loc.*, où le texte se présente ainsi :



Le Codex Sinaiticus est un des deux plus anciens manuscrits de la Bible, avec le Codex Vaticanus. Certains savants pensent que le Sinaiticus a été copié sous la dictée et que ses copistes n'étaient pas très lettrés : la faute d'orthographe n'était alors pas surprenante. Y a-t-il un rapport entre le ΠΙΝΑCΕΤΑΙ du Sinaiticus et celui du « Servius Danielis » ? Comment cette graphie peut-elle encore se lire dans le manuscrit du IX<sup>e</sup> siècle qui vient nécessairement au terme de toute une

<sup>25</sup> *F* = Parisinus lat. 7929 ; il s'agit ici du f. 42v.

série de recopiations ? Le ΠΙΝΑCΕΤΑΙ pseudo-servien du manuscrit *F* est-il une bévue ou une négligence attribuable à un scribe pas très ancien qui aurait mal copié une forme correcte encore sous ses yeux ? Cela ne paraît pas le plus vraisemblable : pour quelle raison aurait-on « compliqué », au Moyen Âge, ou même modifié, l'écriture d'un mot grec qui était clairement donnée ? Il semble que l'inverse soit plus plausible : la scolie de *F* a des chances de conserver une leçon pouvant remonter à l'origine de la citation du texte d'Isaïe dans le commentaire à Virgile.

Si le « Servius Danielis » présente dans la scolie 270 la même graphie erronée, pour « vous aurez faim », que le Codex Sinaiticus, cela peut, bien sûr, être un effet du hasard. Sans doute n'avons-nous pas pu pousser la recherche assez loin, nous contentant de données aisément accessibles dans la documentation informatique désormais disponible. Mais, dans l'état de ce que nous avons trouvé, il apparaît que, dans le verset d'Isaïe 65, 13, le πινάσεται du « Servius Danielis » n'a de répondant que dans le Sinaiticus. On peut alors se demander si la leçon du « Servius Danielis » n'aurait pas son origine dans ce manuscrit.

Le Sinaiticus a été écrit entre 325 et 360 (à Alexandrie ? à Rome ? à Césarée de Palestine ?). Si le double détail orthographique relevé dans cette graphie πινάσεται dont les attestations semblent extrêmement rares (se ramenant pour ainsi dire au *locus* biblique qui nous intéresse ici) était à prendre en compte, si la ressemblance n'était pas déclarée fortuite, l'écriture de la scolie du « Servius Danielis » 270 elle-même, ou au moins l'ajout final en grec, ne devrait pas être placée, disons, avant les années 370 ou 380. Ce serait le fait de quelqu'un qui aurait lu le manuscrit, ou bien une de ses copies fidèles ; quelqu'un qui savait le grec, qui connaissait et commentait (en latin) Virgile, et qui était païen militant (au moins par allusion).

### Retour à la question de la datation

On peut aller un peu plus loin. Car une indication chronologique fugitive mais sérieuse est fournie par le fait que les scolies du « Servius Danielis » aux vers 269 et 270 du chant VIII de l'*Énéide*, dans ce qui précède donc la reprise du texte d'Isaïe, sont de saveur macrobienne. En effet, la fin de la scolie du « Servius Danielis » 269 démarque Macrobe<sup>26</sup>, *Saturnales* 3, 6, 12-13 et le début de la scolie 270 repose sur *Saturnales* 3, 6, 13-14. Cela donne un *terminus post quem* pour ces scolies. Car les premières années du V<sup>e</sup> siècle pourraient être celles qui virent la

<sup>26</sup> Il est difficile d'adhérer à la vision des choses qui est celle de GOLDLUST 2021, pour lequel c'est Macrobe qui a utilisé le « Servius Danielis » pour construire le texte de ses propres *Saturnales* : par exemple, écrit-il p. 182 n. 148, à propos de 3, 6, 11, « tout le paragraphe... est directement repris de Servius Danielis », alors que, comme c'est souvent le cas, le texte de Macrobe est plus précis que celui du « Servius Danielis ».

rédaction des *Saturnales*. On aurait alors affaire à une adjonction finale opérée par un personnage travaillant, disons, dans les années 415-425, c'est-à-dire contemporain d'auteurs comme Rutilius Namatianus ou Martianus Capella.

## Conclusion

Si l'on se permet une ébauche de conclusion, au terme de ces analyses, suppositions et hypothèses, on répétera volontiers ces mots de Jean-Michel Carrié<sup>27</sup> : « On ne saurait donc voir dans la littérature aristocratique païenne du dernier quart du IV<sup>e</sup> siècle, comme on l'entend dire avec de plus en plus d'insistance, de simples divertissements littéraires de désœuvrés ». La littérature technique, en soi aristocratique, des grammairiens et des commentateurs est elle aussi concernée par ce jugement. Sans se restreindre nécessairement au « dernier quart du IV<sup>e</sup> siècle », on peut dire que les gens qui ont laissé les différents commentaires sur l'*Énéide* de Virgile n'étaient pas de simples antiquaires sans autre ambition que de répéter et transmettre (ce qui d'ailleurs, en soi, n'est certes pas condamnable). Ils avaient une certaine forme d'engagement à l'égard des esprits. Dans le même temps où d'autres promouvaient de nouvelles manières de donner sens à la vie, eux en tenaient encore pour les anciennes idées. Le renouvellement était en marche, mais ils pouvaient faire qu'il se réalise en assimilant aussi les vieilles sagesses. Et c'est ce qui se produisit, d'ailleurs, au fur et à mesure que le Moyen Âge façonna une culture reposant sur les deux piliers de la tradition gréco-romaine et de la révélation chrétienne.

## BIBLIOGRAPHIE

- BOWERSOCK G. W. 2007, *Le mentir-vrai dans l'Antiquité. La littérature païenne et les évangiles*, trad. P.-E. Dauzat, Paris (le livre est de 1993).
- DE LABRIOLLE P. 2005, *La réaction païenne. Étude sur la polémique antichrétienne du I<sup>er</sup> au VI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1934, rééd. 2005, p. 125-126.
- GOLDLUST B. 2021, *Macrobie. Saturnales*, tome II : Livres II et III, Paris.
- JERPHAGNON L. 2000, *Saint Augustin, La Cité de Dieu*, édition publiée sous la direction de Lucien Jerphagnon, Paris, Gallimard.

---

<sup>27</sup> Dans RATTI 2010, p. 10 col. 2.

JACQUEMARD C. 1994, *Querolus*, Paris.

LAFOND M. et RAMIRES G. 2022, *Servius, Commentaire sur l'Énéide de Virgile. Livre VIII*, Paris.

MARTIN R. 2000, « Qui a (peut-être) écrit le *Satyricon* ? », *Revue des Études Latines* 78, p. 139-163.

RATTI S. 2010, *Antiquus error. Les ultimes feux de la résistance païenne*, Turnhout.

— 2012, *Polémiques entre païens et chrétiens*, Paris.

— 2015, « Relire le *Satyricon*. Pline le Jeune et les chrétiens, cibles du roman secret d'un affranchi cultivé », *Anabases* 22, p. 99-145.

WISEMAN T. P. 2021, « The Prehistory of Roman Hellenism », *Bollettino di Archeologia on line* 1 ([https://bollettinodiarcheologiaonline.beniculturali.it/wp-content/uploads/2021/09/2\\_WISEMAN.pdf](https://bollettinodiarcheologiaonline.beniculturali.it/wp-content/uploads/2021/09/2_WISEMAN.pdf))

---

© Eruditio Antiqua 2024

[www.eruditio-antiqua.mom.fr](http://www.eruditio-antiqua.mom.fr)

eruditio-antiqua@mom.fr

Image : © Kunsthistorisches Museum, Vienna

---